

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 98

Artikel: Au cimetière
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fatigue. et, quand il est nécessaire de produire un effet de vitesse ou de force, on ne trouve pas à bout de souffle.

Les personnes portées à bégayer ont été à un moment, touchées dans leur système respiratoire. Pour ne pas tomber dans leur défaut, elles ont besoin de prendre des précautions spéciales : elles n'ouvriront jamais la bouche sans avoir pris un peu de souffle ; elles liront lentement, ne réuniront entre eux que trois ou quatre mots et chaque fois renouvelleront leur provision d'air. Si elles éprouvent quelque embarras, au lieu de s'acharner comme elles font d'ordinaire à articuler une syllabe qui leur résiste, elles s'arrêteront tout net, prendront deux ou trois bonnes inspirations et continueront leur lecture sans peine.

Le mouvement n'est pas tout dans la musique, il n'est pas tout non plus dans la lecture. La mélodie de la phrase et le sentiment en sont, on peut dire, les éléments essentiels ; sans eux, la voix est monotone, la lecture est morte et l'auditeur n'écoute pas. On ne voit pas alors s'établir entre celle qui lit et son auditoire ce courant électrique qui double les forces humaines. Pour cela il faut avant tout bien comprendre et bien sentir son sujet. Ce ne serait même pas suffisant ; il faut savoir ménager ses effets. Et cela s'apprend.

Je ne puis mieux faire que de citer en terminant une belle page de M. Legouvé qui, je suis sûre, charmera les lectrices du *Pays du dimanche*.

« L'art de la lecture convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes.

« Elles tiennent de la nature une souplesse d'organes et une facilité d'imitation qui se prêtent à merveille à tous les arts d'interprétation et, par conséquent, au talent de la lecture. J'ajoute que ce talent, qui chez les hommes est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille.

« Elles sont filles, sœurs, mères, femmes.

« ... Plus d'une a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade ; le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celui qui pleure, distraire celui qui crie.

« C'est donc au nom de leur plus doux sentiments que je leur dirai : apprenez à lire et tâchez d'acquiescer un talent qui peut devenir une vertu. »

des difficultés de leur exercice favori, et les jeunes gens invitent les jeunes filles pour une glissade à deux, ainsi que dans les salons on invite pour une valse.

Ce jour-là, un après-dîner de février 1654, une charmante enfant de dix-sept ou dix-huit ans, élégamment vêtue, s'en allait seule, effleurant la glace de ses petits pieds délicats.

Pourtant, elle n'eût pas manqué de compagnie en ses évolutions, si elle l'avait désiré, car elle était l'unique fille de l'armateur van der Hassen, l'un des plus riches d'Amsterdam.

Mais, contre la coutume, son doux visage

AU CIMETIÈRE

... Elle suivait la grande allée, au milieu des tombes, dorées par les rayons d'un pâle soleil d'automne et fraîchement parées d'une récente toilette.

Le jour des morts était passé et pour le fêter, le cimetière avait vu les vieilles couronnes, les médaillons décolorés, les fleurs fanées, tout cela arraché et remplacé par de vertes guirlandes et des plantes hivernales, chrysanthèmes aux tons variés, fraisains au sombre et verdoyant feuillage, ce qui faisait paraître encore plus navrant l'abandon de quelques tombes, rares heureusement, où pas une main pieuse n'était venue déposer son offrande.

... Elle allait doucement, sans hésitation et sans hâte, en habituée ; tandis que des gens, aux yeux rougis de deuils d'hier, s'arrêtaient à chaque pas pour interroger les gardiens et, malgré les indications répétées, erraient çà et là, perdus dans l'immense nécropole si peuplée.

Sur les bancs, peints en vert, des vieillards sommeillaient, essayant de réchauffer leurs membres engourdis à la faible chaleur d'un soleil blafard, sans songer à l'heure prochaine où ils viendraient, à leur tour, dormir là entre quatre planches, sous la terre glacée. Les fossoyeurs passaient gaieusement, sifflotant, la bêche sur l'épaule, sans penser, tant est grande la force de l'habitude, à cette mort qui les entourait de tous côtés...

... Elle était jeune, avec un visage calme et doux, des yeux bleus profonds ayant dû beaucoup pleurer, mais des larmes anciennes déjà, laissant des traces estompées au lieu de ce cercle sanglant qui simule la marque brutale d'un fer rouge...

Sa mise simple, sévère, indiquait un deuil sans étalage, sans apprêt ; à la main, elle tenait un de ces petits bourrelets de perles blanches et bleues, semblables à ceux que nos pères mettaient jadis au front de leurs tout petits et que nous déposons maintenant sur leurs tombes.

Elle marchait droit à son pèlerinage quotidien, sans regarder autour d'elle, rêvant à ce passé si loin déjà !...

* * *

Il y avait cinq ans... comme le temps passe ! Il lui semblait que c'était hier... Elle revoit le doux nid où ils vivaient si heureux, si paisibles ; papa, maman, bébé, trois êtres, un seul cœur !

Puis la mort était venue... sourde, impitoyable, elle avait emporté l'ange du foyer, malgré la douleur déchirante du père, malgré le désespoir navrant de la mère et tout s'était évanoui : tendresse, union, bonheur, l'angelet avait tout emporté aux plumes de ses ailes.

semblait rêveur. Elle avait repoussé les invitations galantes de tous les amis de son père et évité la société de ses compagnes habituelles.

Elle glissait distraite et solitaire au milieu de la foule, dont elle évitait les heurts avec adresse, lorsque soudain son œil s'anima, ses joues rosées se colorèrent un peu plus, un sourire entr'ouvrit sa bouche mignonne à la vue d'un jeune homme simplement vêtu, mais souple, élégant, qui arrivait vers elle sur la pointe d'un de ses patins.

— Bonjour, Jacqueline...

— Bonjour, Nicolas.

(A suivre.)

Les jours avaient coulé... Peu à peu la vie avait repris ses droits : le père, distrait par ses travaux, ses affaires, avait rapporté au logis un visage moins triste ; tout en gardant au fond du cœur la plaie douloureuse, il s'était repris à sourire !...

Mais la mère ?

Sombre, recherchant la solitude, renfermée dans son désespoir, elle ne pardonnait pas à son mari ce qu'elle appelait tout bas « son indifférence ».

Elle ne lui faisait aucun reproche, mais elle opposait un front glacé à ses plus affectueuses paroles, un visage de marbre à ses plus tendres consolations...

Orphelins tous deux, sans amis que ces amitiés banales, incapables de toucher à leur blessure sans l'irriter, elle s'était envenimée de plus en plus.

Bientôt l'existence commune était devenue un supplice et les deux époux, que le pauvre bébé, ne réunissait plus dans ses petits bras, s'étaient séparés.

Lui était allé représenter en lointains pays la maison qui l'occupait à Paris... Elle s'était murée plus étroitement dans son deuil, vivant avec le mort et tâchant d'oublier le vivant.

Depuis, aucun rapprochement n'avait été tenté et ils ne s'étaient pas revus...

... Et, ce jour-là, tout en suivant les allées familières, la jeune femme songeait avec amertume combien triste était son existence. Elle se voyait condamnée à vieillir seule, sans un cœur pour reposer sa tête, sans une main amie pour lui fermer les yeux. Seule jusqu'à la mort, sans autre compagnon que le pauvre petit reposant là sous cette froide pierre, sans autre joie que la visite quotidienne à sa tombe.

Pourtant, malgré leur deuil cruel, ils auraient encore pu être heureux, ils étaient jeunes, l'avenir leur appartenait, et, appuyés l'un sur l'autre, la main dans la main, se consolant par leur mutuelle tendresse, leurs larmes se seraient séchées...

Hélas ! pourquoi l'avait-il si cruellement blessée, lui, pourquoi avait-il oublié si vite le bonheur commun, la douleur commune, sa femme désolée et son enfant mort ?

Et, tout au fond d'elle-même, une autre voix bien faible encore, murmurait aussi : Pourquoi as-tu été si sévère, pourquoi as-tu découragé son amour, lassé sa patience, repoussé ses consolations ?

... Devant une petite tombe toute blanche, toute fleurie de myosotis et de pâquerettes, que semblent garder deux mignons anges en plâtre, deux époux étaient arrêtés, suivis d'une nourrice portant un superbe baby dûment enveloppé de châles et de dentelles.

La jeune femme avait quitté le bras de son mari pour déposer sur le tertre une couronne de roses blanches, sur laquelle se détachaient en bleuets « A ma petite sœur ». Et c'était touchant cet hommage de celui venu du ciel à celui qui y était retourné.

... Elle passa vite, le cœur serré, et prenant une allée latérale, elle se dirigea rapidement vers le but de son pèlerinage.

* * *

La dernière demeure du cher petit être était entre celle d'un enfant comme lui et celle d'une vieille grand-mère.

Souvent les parents du premier venaient, graves et tristes, au bras l'un de l'autre, comme eux jadis...

Souvent les enfants et petits-enfants de l'aïeule venaient aussi la visiter et aux grandes fêtes, à certains anniversaires, un beau vieillard se joignait toujours à eux pour sa-

luer encore une fois la compagne de sa vie, avant d'aller la retrouver.

Et elle, lorsqu'elle serait à jamais réunie à son fils bien-aimé, qui viendrait prier pour elle et pour lui ?...

Tournant le coin de l'allée, elle arrivait à la petite tombe, tout émaillée de couronnes blanches et bleues, accrochées à la grille, surchargeant la pierre, la croix, même les rosiers alors nus et dépourillés de leurs feuilles.

Sur la plaque de marbre, on lisait :

JEAN MAURICE REVEL
décédé à l'âge de 4 ans...

Jeanne, Maurice, les prénoms unis du père et de la mère, séparés maintenant.

Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées... Levant les yeux, elle s'arrêta saisie...

Il y avait quelqu'un devant « sa tombe ».

Un homme était là, debout, la tête dans ses mains, une gerbe de fleurs à ses pieds. Le cœur battant bien fort, elle n'osait avancer.

Qui était-ce, sinon son mari qu'elle n'avait pas revu depuis cinq ans et qu'elle retrouvait près de leur enfant.

Elle était là, muette, immobile, ne pouvant se décider à se retirer, éprouvant à la fois une angoisse et une joie très douce à le sentir si près d'elle.

Brusquement il se retourna...

Ses jambes fléchirent, elle eût voulu fuir, mais déjà il était devant elle, la saluant gravement, avant le plus grand respect :

— Je vous demande pardon de vous avoir surprise ainsi, Jeanne, mais je suis arrivé d'hier et j'étais pressé de venir ici... Vous ne m'en voulez pas...

Il parlait doucement, la regardait avec son bon regardant regard d'autrefois.

Elle aussi le regardait, émue, sans répondre...

Il avait beaucoup changé en ces cinq années, les peines, les soucis avaient laissé leur profonde empreinte sur ses traits, quelques rides s'étaient creusées et ses tempes grisonnaient légèrement.

Il se méprit à son silence...

— Voulez-vous que je me retire, Jeanne ?

Elle secoua la tête :

— Non, restez, je suis heureuse de vous voir ici, c'est la première fois...

— Je ne suis pas revenu en France depuis, dit-il simplement, l'état précaire de ma santé...

Elle éprouvait une émotion en songeant qu'il avait souffert loin d'elle, qu'il aurait pu mourir seul, là bas... Lui qu'elle avait tant aimé ! Lui, le père de son petit Jean !

— Sans une maladie que le climat aggravait, je n'aurais pas quitté notre factorerie.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait savoir ? dit-elle vivement.

— A quoi bon !

Ils se regardèrent et restèrent un moment silencieux...

Pour cacher son trouble, Jeanne agenouillée arrangeait délicatement les fleurs de son mari.

En se relevant, elle vit les yeux de Maurice fixés sur elle avec une expression si affectueuse et si triste qu'elle en fut touchée et lui tendit la main.

— Vous me détestez donc un peu moins, Jeanne ?

— Comment pouvez-vous parler de haine devant celui que nous avons tant aimé !

Doucement il retint la jeune femme.

— Ecoutez-moi, Jeanne, notre rencontre n'est pas seulement un effet du hasard, c'est

un avertissement et une leçon. J'ai eu des torts envers vous... Dans ces cinq années d'isolement je me suis souvent absorbé dans de graves pensées. L'amour d'une mère n'est jamais trop grand, jamais trop saint, jamais trop exclusif... car il résume tous les amours. J'ai eu tort de me plaindre, de vous affliger et je vous demande pardon... Mais, au nom de notre tendresse commune qui nous a réunis près de notre petit enfant, voulez-vous désormais venir prier ensemble et que la tombe nous voie aujourd'hui unis comme autrefois le bureau... Dites, le voulez-vous ?...

La jeune femme ne répondit pas, mais appuyant son front contre la poitrine de son mari, elle pleura, et ses larmes étaient douces, bien douces...

Alors, cueillant une rose de sa gerbe, le père l'offrit à la mère :

Et son nom, au mien, dit-il.

Et, au bras l'un de l'autre, les deux époux quittèrent ce lieu béni où, sous le regard de leur petit ange, leurs deux cœurs s'étaient confondus...

Arthur DOURLIAC.



Une maison à 47 Etages

Les Américains tiennent à leur titre de grands bâtisseurs. Ils construisent sans trêve et dressent vers le ciel des édifices de plus en plus imposants, du moins par la taille. New-York, qui se flattait déjà de posséder les plus hautes maisons du monde sera bientôt dominé par le « Singer Building », qui comprendra quarante-sept étages. Ce sky-crafter s'élèvera à 612 pieds au-dessus du sol et s'étendra sur vingt-six mille pieds carrés. C'est dire qu'il sera le roi des buildings modernes. Ses fondations reposent directement sur le granit, à une profondeur de près de cent pieds. Il est construit entièrement de briques et d'acier. Actuellement, il ressemble à une cage d'oiseau gigantesque tant son armature comprend de cloisons rapprochées. Ses architectes prétendent qu'il résisterait à n'importe quel tremblement de terre et que le feu ne pourra point l'attaquer. En tout cas, il sera pourvu de tout un système de pompes et de réservoirs spéciaux pour le protéger des incendies. Il serait, en effet, impossible aux pompiers, avec l'outillage ordinaire, de combattre efficacement le feu à la hauteur du quarantième étage, par exemple.

Le « Singer Building » ne servira pas, pour les résidences particulières ; il sera utilisé uniquement par les hommes d'affaires, c'est-à-dire qu'on installera là des centaines et des centaines de bureaux. Et il faut bien reconnaître que si, au premier abord, de semblables bâtisses nous déconcertent par leur ampleur inélegante, elles sont, au point de vue du travail, admirablement organisées. Patrons et commis aiment leurs aises aux Etats Unis. Les architectes n'hésitent point à négliger l'esthétique s'ils peuvent gagner du temps, et assurer plus d'hygiène à leurs clients. Un bâtiment comme le « Singer Building » est, à lui seul, une véritable cité dans laquelle on travaillera depuis le sous-sol jusqu'au quarante-septième étage avec les mêmes commodités. Sans sortir de ses murs, vous pourrez profiter de la multiplicité des services qui sont à votre immédiate portée. Le Park Rowe, le Times, le Saint Jacques,

l'Empire Buildings, sont déjà des modèles. Ce dernier, surtout, est curieux, car il amène directement ses locataires dans la maison à la hauteur du premier étage par le chemin de fer aérien.

Donc sans sortir d'un de ces skys-crapers, vous trouverez des salons de coiffure, des bureaux de tabac, des cireurs de bottes, des fleuristes, des bars, des restaurants, la poste, le télégraphe, le téléphone, des messagers, et tout ce dont un homme d'affaires peut avoir besoin sans délai. La circulation intérieure se pratique avec la même vitesse. Dans le « Singer Buildings », il y aura une dizaine d'ascenseurs « express », qui vont d'un seul élan jusqu'au dixième, et ensuite deviennent locaux, ou encore les « rapides » qui ne s'arrêtent qu'à un seul étage où l'activité est particulièrement intense.

A la Standard Oil Company, l'un des ascenseur s'en va que du rez-de-chaussée au septième, sans discontinuer, car c'est là que se trouve le bureau de M. Rockefeller et de ses secrétaires.

Dans le hall central sur de vastes tableaux, sont affichés les noms des divers locataires et les directions à prendre pour aller les retrouver.

Tous les « offices » sont installés suivant une disposition symétrique avec leurs larges pupitres, leurs fauteuils à bascule, leur admirable éclairage. Partout, de la gaieté, de la lumière. Toujours aussi un système de fontaine avec philtre, et l'appareil à glace pour se désaltérer durant les chaleurs estivales. Dans certains bureaux même, on trouve des salles de douches et de bains.

De son fauteuil, le directeur peut communiquer directement avec la station des commissionnaires. Il lance un simple appel électrique, et quelques instants après, accourt le « boy » demandé. De même pour la poste, rien de plus pratique. A chaque étage s'ouvre une boîte qui correspond à un tube centralisateur. Dans le sous-sol s'opère directement la classification et les lettres sont envoyées au Post Office qui se charge de leur répartition.

Le téléphone fonctionne d'une manière parfaite et la communication est automatiquement établie en une seconde. Un chiffre vous donnera une idée de ce qu'est l'emploi du téléphone aux Etats-Unis : plus de cinq milliards de conversations ont été échangées durant l'année dernière et, actuellement, on compte un téléphone par trente habitants, ce qui est une proportion considérable.

Le « Singer Building » qui a commencé le 1^{er} mai 1906, sera terminé en janvier 1908. Mais il faut s'attendre à ce que ce géant soit, tour à tour, bientôt surpassé.

Ce que coûte la Laïcisation des Hôpitaux Parisiens

On commence à s'apercevoir des résultats désastreux qu'a produits la laïcisation des hôpitaux et des hospices de Paris. Les exigences de jour en jour croissantes du personnel secondaire, la misérable qualité de la plus grande partie des infirmiers et infirmières donnent à penser aux sectaires les plus endurcis et commencent à leur faire regretter les Sœurs.

Celles-ci pour honoraires recevaient, en tout et pour tout, chacune par an, à titre d'indemnité pour frais d'habillement, « deux cents francs. »